

NICOLAS JÉRÉMIE (1669-1732)

Il y a 250 ans déjà, il parlait des immenses possibilités des territoires de la baie d'Hudson. Il y avait passé une quinzaine d'années, en sédentaire, à titre d'interprète, de directeur de commerce et même de gouverneur du fort Bourbon. On n'imagine pas sans malaise cette lente solitude. Un personnel de quelques dizaines d'hommes, la brève saison d'été, l'investissement de l'espace par les neiges, le vent, le froid. On y fut 4 ans sans recevoir la visite d'un seul vaisseau. Le passage des animaux constitue l'événement essentiel. Et Jérémie parle de ce pays avec fierté. Il était né à Sillery; il avait épousé une Indienne que le Conseil souverain le força à répudier parce qu'il n'avait pas l'âge; et c'est l'année suivante qu'il part pour la baie. Faut-il inventer un drame? Faut-il refuser de voir en ce départ une prédilection québécoise pour le silence et la nature sauvage? Jérémie écrit sa *Relation de la Baie d'Hudson en France*, sans doute à la demande d'un haut fonctionnaire de l'État; elle fut publiée dès 1720. Charlevoix en fit l'éloge: « J'ai connu l'auteur qui était un fort honnête homme et un habile voyageur. Sa relation est fort instructive et fort judicieusement écrite. » Peut-être sommes-nous en présence d'un cas de *rewriting*. Mais on ne peut contester l'originalité de certaines images, la probité sans éclat littéraire, certain vagabondage du discours. Le texte de Jérémie pénètre progressivement tout le territoire, s'adjoignant, au passage des lieux, une riche information historique et ethnographique. Certaines pages ne manquent pas d'être étonnantes.

Il l'aimait plus que les autres

En 1713, Messieurs de la Compagnie envoyèrent un navire qui nous apporta toutes sortes de rafraîchissements et des marchandises pour la traite dont les Sauvages avaient grand besoin. Car il y avait quatre ans qu'ils étaient en souffrance, parce que je n'avais plus de marchandises à leur traiter; ce qui était cause qu'il en était mort beaucoup par la faim, ayant perdu l'usage des flèches depuis que les Européens leur portent des armes à feu. Ils n'ont d'autre ressource pour la vie, que le gibier qu'ils tuent au fusil ou à la flèche. Ils ne savent aucunement ce que c'est que de cultiver la terre pour faire venir des légumes. Ils sont toujours errants, et ne restent jamais huit jours dans un même endroit.

Lorsqu'ils sont tout à fait pressés par la faim, le père et la mère tuent leurs enfants pour les manger; ensuite le plus fort des deux mangent l'autre; ce qui arrive fort souvent. J'en ai vu un qui, après avoir dévoré sa femme et six enfants qu'il avait, disait n'avoir été attendri qu'au dernier qu'il avait mangé, parce qu'il l'aimait plus que les autres, et qu'en ouvrant la tête pour en manger la cervelle, il s'était senti touché du naturel qu'un père doit avoir pour ses enfants, et qu'il n'avait pas eu la force de lui casser les os pour en sucer la moëlle. Quoique ces gens-là essuient beaucoup de misère, ils vivent cependant fort vieux, et lorsqu'ils viennent dans un âge tout à fait décrépité et hors d'état de travailler, ils font faire un banquet, s'ils ont le moyen, auquel ils convient toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle ils les invite à se bien comporter et à vivre en bonne union les uns avec les autres, il choisit celui de ses enfants qu'il aime le mieux, auquel il

présente une corde qu'il se passe lui-même dans le cou, et prie cet enfant de l'étrangler pour le tirer de ce monde où il n'est plus qu'à charge aux autres. L'enfant charitable ne manque pas aussitôt d'obéir à son père, et l'étrangle le plus promptement qu'il lui est possible. Les vieillards s'estiment heureux de mourir dans cet âge, parce qu'ils disent que lorsqu'ils meurent bien vieux, ils renaissent dans l'autre monde comme de jeunes enfants à la mamelle, et vivent de même toute l'éternité; au lieu que lorsqu'ils meurent jeunes, ils renaissent vieux, et par conséquent toujours incommodés comme sont toutes les vieilles gens.

Ils n'ont aucune espèce de religion, chacun se fait un Dieu à sa mode, à qui ils ont recours dans leur besoin, surtout lorsqu'ils sont malades. Ils n'imploront que ce Dieu imaginaire qu'ils invoquent en chantant et en heurlant autour du malade, en faisant des contorsions et des grimaces capables de le faire mourir. Il y a des chanteurs de profession parmi eux, auxquels ils ont autant de confiance que nous en avons à nos médecins et chirurgiens. Ils croient avec tant d'aveuglement ce que leurs charlatans leur disent, qu'ils n'osent rien les refuser; de manière que le chanteur a tout ce qu'il veut du malade; et lorsque c'est quelque jeune femme ou fille qui demande la guérison, ce chanteur ne le fait point qu'il n'en ait reçu quelque faveur. Quoique ces gens-là vivent dans la dernière des ignorances, ils ont cependant une connaissance confuse de la création du monde et du déluge dont les vieillards font des histoires tout à fait absurdes aux jeunes gens qui les écoutent fort attentivement. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, et surtout toutes les sœurs, parce qu'ils disent qu'elles s'accommode mieux ensemble que si elles étaient étrangères.